

Les camarades adresseront tout ce qui concerne l'en dehors à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

L'en dehors

25 cent.

30 cent. pour l'extérieur

bi-mensuel

3^e ANNÉE, n° 40

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — 24 fr. Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35 Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

La seule Antimilitariste

Devant nous, des régiments passent et, à la fenêtre, des philosophes discutent.

Le Politique dit : « Chaque fois qu'un peuple policé est arrivé à supprimer de ses mœurs la violence organisée, il a disparu de l'histoire. Le militarisme est une condition d'existence pour les institutions humaines. »

Et il appuie : « La violence a coopéré à l'organisation des sociétés. Après les tribus pillardes, les mercenaires; après les mercenaires, les volontaires, puis l'armée nationale. Le progrès ne se conquiert et ne se maintient que par la Force. »

Le Moraliste : « Prenez garde seulement à l'abus : toutes les idéologies, tous les prétextes servent de masque à la tyrannie... Le militarisme est l'esclave du Mensonge. « Considérez aussi quel emploi de la Force étouffe la morale de bonté : si la Raison seule décide, nos fils apprendront à la respecter et à la pratiquer; si la Force prime, les genoux plient devant elle. Alors, il faut faire des forts : forts par les muscles, par la haine. Des dents, griffes et cœurs de loups! Dans la maison, comme sur les chemins, sous tous les cieux, les bêtes appelées hommes s'apprennent à mordre et dévorer. C'est la jungle perpétuelle et aggravée par l'intelligence. »

Le Philosophe dit : « Qu'est-ce que le progrès qui n'est ni la civilisation, ni la voie vers elle? »

« Les espèces animales ont un code unique, celui de la Force brutale. »

« L'espèce humaine seule a la possibilité de substituer la loi spirituelle à la loi animale, la raison à la violence. »

« Tout ce qui maintient l'homme dans la loi animale réalise la Barbarie; tout ce qui l'en éloigne constitue la Civilisation. »

« Nous nous classons volontiers comme peuples civilisés. Cependant, la guerre nous a plongés et maintenant quatre ans sous la pire loi de violence, et la paix reconnaît et impose le droit de la force. Ayons donc l'humilité de la reconnaître : nous ne sommes qu'en période barbare. Barbarie organisée; de plus en plus organisée et savante, mais barbarie tout de même. »

« Dans la Barbarie moderne, la loi animale trouve son plein épanouissement par le Militarisme. Par lui, les sciences, les longs sacrifices des hommes d'études, les découvertes des savants, les applications des inventeurs, sont pervertis dans leurs buts finaux et se retournent contre la sécurité même de l'espèce. »

« A quoi sert qu'en leurs laboratoires d'expériences les Pasteur, les Roux, leurs disciples, découvrent sérums et vaccins, si les êtres vivants, sauvés de la maladie, sont abandonnés aux massacres guerriers? A quoi servent les machines, les gaz, les fluides découverts, si c'est pour aboutir, comme l'avion, à tuer des enfants endormis dans les berceaux? »

« L'instrument du Militarisme, l'Armée, est caractérisé par l'esprit de caste d'un commandement rétrograde, par des doctrines militaires monstrueuses : mépris du risque, d'où exaltation du risque inutile, sous le nom d'héroïsme; mépris et gaspillage de la vie humaine; pouvoir arbitraire du chef sur l'inférieur; droit de vie et de mort sans recours. Les « Crimes Militaires », les « Fusillés Innocents », les « Réhabilités », etc., avec lesquels s'écrit l'histoire de la guerre récente, trahissent la sauvagerie du militarisme moderne. »

« Conserver le militarisme, qui est la pire des oppressions de l'homme sur l'homme, c'est garder la porte ouverte aux régressions périodiques, c'est la fermer à la Civilisation. »

Le Politique objecte : « Les institutions humaines ne savent pas être parfaites. Vous montrez les dangers du militarisme, vous n'en réfutez pas l'utilité historique. »

Le Philosophe réplique : « La vérité d'hier peut être l'erreur de demain, l'utilité d'hier le danger de demain. Le code de la force brutale a joué son rôle dans le développement des sociétés humaines. Nous sommes à l'heure où son rôle devient pour l'espèce plus menaçant que fécond. »

Le Politique : « Peut il disparaître subitement? Tout évolue et se transforme. L'armée blanche devient bleue, puis tricolore, puis rouge. »

« Ainsi l'avenir succède au présent et au passé. »

Le Philosophe : « Je vous accorde la période transitoire où le chaos des institutions, des sciences et des morales n'a pas atteint le niveau du pacifisme universel. »

« Pour cette période, je puis vous accorder l'essai de transformation de la Force brutale vers la disparition totale de son règne. »

« Mais si l'armée que vous faites a des chefs sélectionnés arbitrairement, fonctionnarisés, émouls d'écoles spéciales où se forment l'esprit de caste, l'ambition des grades et de la gloire militaire, la morale qui confond le courage individuel avec le gaspillage des vies humaines, si l'armée ne se compose pas de volontaires enthousiastes élisant leurs officiers; si, comme un despote sanguinaire, elle arrache brutalement à leurs travaux le jeune homme délicat, le père paisible; si elle n'a pas pour seule cause et pour seul but un élan de défense suprême; si, après la défense d'un progrès idéologique ou matériel, elle devient permanente et s'incruste comme un chancre de la Force sur les peuples dont elle se nourrit, alors je la condamne! »

Le Moraliste : « Et si même elle doit être cet élan pur des enthousiasmes pour une défense suprême, je vous condamne, vous protagonistes, si, à côté de l'organisation méthodique, de la préparation matérielle qui est de vos attributs, vous négligez le progrès moral, la culture morale et philosophique; si, oublieux de l'importance de ce progrès, vous semez dans les cerveaux la docilité qui permet le servage et l'exploitation féroce de la mort, le mépris des races voisines, et l'exaltation de votre propre race et de vos propres institutions! »

« Prêcher un militarisme, même évolué, c'est préparer les cerveaux à admettre le militarisme permanent, perpétuel, avec toutes ses tares; c'est maintenir l'espèce dans l'animalité, c'est rendre vains les efforts de progrès matériel, c'est renoncer à préparer une humanité de fraternité, où la sécurité de l'existence sera la loi. »

« Car, comment préparer une humanité de fraternité sans la bonté, et faire éclore et triompher la bonté sous la violence légalisée et perpétuée? »

Le Philosophe conclut : « Je vous entends tous deux, le Politique et le Moraliste. L'un croit à la souveraineté des facteurs matériels (organisations, institutions), l'autre à celles des facteurs idéologiques. Mélez donc vos croyances comme tout s'entremêle dans la réalité du monde et vous serez l'Homme-maitre! »

Les régiments étaient passés. Une femme était là, les bras inertes, les reins courbés, les yeux perdus, la bouche douloureuse. Elle regardait au dedans d'elle...

Philosophes, moralistes, politiques, économistes, techniciens, doctes savants, vous parlez bien, vous affirmez, vous prenez parti, vous imposez vos dogmes, vous réalisez. Devant vous défile l'Histoire.

Devant la femme dont le flanc tressaille et dont l'esprit s'angoisse, passe la Vie.

Du courage, elle en a, quand il en faut. Mais elle a le droit d'avoir en soi, bien cachés, à ses heures de faible tendresse, ses autels du souvenir et de la désespérance...

Elle retrouve les heures, les heures éternelles... celles du soleil, celles de la nuit... celle où, loin d'elle, sous la rafale hurlante des mitrailles, le Sien, le Bien-Aimé, le Seul jamais aimé, jeté là-bas par la loi fatale, était courbé, maintenu par la menace inexorable. Lui, en pleine jeunesse épanouie. Lui si beau, si fort, si sain, débordant de joie de vivre et de promesses d'avenir fécond. Lui, si généreux, si sérieux, si bon... — ô la torture de la nuit de bataille... — et sous le choc d'une petite chose aveugle et imbécile il a tendu les bras en tournoyant... Un cri... pas même... La balle crachée, en son cœur gonflé de sève rouge, a détruit en une seconde l'œuvre maternelle de tant d'années, supprimé une belle plante humaine, fermé pour toujours la bouche qui disait les paroles fraternelles et filiales...

— O l'atroce et lente agonie... dans l'abandon...

Mère heureuse, mère fière, regarde près de toi ton fils, ton orgueil! Regarde ses mains encore pures. Lui aussi, un jour, aura-t-il du sang sur ses mains, ou une balle dans son cœur?

Comme son frère aîné, comme son père, il est grand, il est fort, il est sain, il est beau. Comme eux, il est généreux, loyal, tendre et bon. Son jeune esprit est riche de promesses pour la science et l'avenir. Regarde le...

Et la vision te vient de cette belle jeunesse offerte au champ de bataille... de la seconde lugubre où la balle aveugle éteindra ce regard... tu entends le cri... le râle...

« — Non! non! je me voile les yeux! je crie! je suis la Mère!... la Mère!... Pitié! Pitié!... je ne puis pas être un monstre! je ne puis pas dire : « Je veux bien... » Et le tuer ainsi... par consentement! »

« Malédiction sur la loi féroce! sur l'armée, la maternité! »

« Bêtes sauvages que nous sommes! »

« Malédiction sur nous! »

Marianne RAUZE.

La Guerre

... La Guerre — Vous en souvenez-vous de ce que la guerre a créé? — Eh bien voici : La femme vendit son corps et sa prostitution s'appela « amour libre ».

L'homme qui « s'embusqua » pour fabriquer des projectiles et prêcher à la sublime beauté de la guerre, appela sa poltronnerie : « subtile fourberie et astuce héroïque ».

Celui qui vivait constamment d'infamie inconsciente, de bassesse, d'humilité, d'indifférence, de petits renoncements, fulminait contre le petit nombre d'audacieux — qu'il avait toujours détestés d'ailleurs — qui n'avaient pas eu, à eux seuls, la force d'empêcher que son ventre ne fût ouvert par les engins que lui-même avait fabriqués.

De même les mendiants de l'esprit — ceux-là qui restent toujours dehors à se chauffer au soleil, tandis que la partie la plus noble de l'humanité entre dans l'enfer de la vie — ces serviteurs humbles et dévoués de leur tyran, ces calomnieux inconscients des âmes supérieures; ceux-là, disons-nous, ne voutèrent pas partir.

Ils ne voulaient pas partir. — Ils se contorsionnaient, ils pleuraient, ils imploraient, ils priaient.

Non seulement ceux-là, mais encore tous ceux qu'un bas instinct de conservation impuissant et animalique privait de tout freinisme héroïque de révolte — et non parce qu'ils étaient nus par d'autres questions d'humanité supérieure, de sentimentalité raffinée et profonde, de beauté spirituelle.

Non, non, non! — Pas une de ces raisons! — Le ventre! — Le ventre animalique seulement.

Ideal bourgeois + idéal prolétaire = le ventre. Mais sur ces entrefermes, la mort vint...

Elle vint danser sur le monde sans avoir sur le dos les ailes d'une idée.

Elle dansa. Elle dansa et elle rit. — Cinq longues années durant... Et tandis que sur les frontières, ivre de sang, la mort dansait, sans ailes; au-dedans de l'abside du front intérieur, on célébrait et on chantait — dans les vulgaires « gazettes » du mensonge — l'évolution miraculeuse, au moral et au matériel, accomplie par nos femmes, non moins extraordinaire que la cime suprême où se hissait notre héroïque poilu glorieux. Celui-là même qui mourait en pleurant, sans savoir « pourquoi ».

Que de mensonges féroces, que de cynismes vulgaires, vomis dans leurs journaux par les âmes torves de la société démocratique et de l'Etat.

Qui se souvient de la guerre? — Comment croassaient les corbeaux? — Et ululaient les chouettes? — Et pendant tout ce temps la mort dansait...

Elle dansait sans avoir sur le dos les ailes d'une idée — D'une idée dangereuse qui féconde et qui crée.

Elle dansait. — Elle dansait et elle riait. — Et, en dansant, qu'elle fauchait de superflus! Tous ceux qui étaient de trop. Ceux pour lesquels fut inventé l'Etat.

Mais hélas ce n'est pas seulement ceux-là qu'elle fauchait!

Elle fauchait aussi ceux qui avaient des rayons de soleil dans les yeux, qui avaient les étoiles dans les prunelles....

RENZO NOVATORE.

La Voix de l'Ombre

Ma pensée, errant certain soir aux abords de l'Arc de Triomphe, y frôla l'Ombre du Poilu réinhumé. Accoudée sur son mausolée, elle eut, tournée vers moi, le geste de ceux à qui l'heure appartient : « J'ai le loisir, dit-elle, de secouer la cendre des jours défunts et de scruter l'obscur des temps inéveillés. Depuis qu'ils ont jeté, symbole à jamais pitoyable, mon corps en cet abri de pierre, combien de fois ai-je évoqué le rapport de ce qui fit nos maux avec l'entrevision de leur cruel retour... »

« Vous n'avez certes pas oublié le honteux défilé, sous l'arcade sonore, de tous ceux dont la mort des héros qu'on encense avait servi les fins. Vous les revoyez tous, généraux charmés, ministres solennels, agitateurs palmés, mercantins rubiconds, tous les fauteurs et prolongateurs du carnage, foulant aux pieds, avec ce qui pouvait survivre encore de leurs remords, mes pauvres débris rassemblés. Vous revoyez, en cadre à leur apothéose, les troupes rutilantes et constellées de croix,

faisant sur le chemin l'offrande de leurs armes aux boureaux triomphants. Vous revoyez les veuves noyées de noir et prêtant leur douleur à cette mascarade, les estropiés confus et les couples en liesse, les mères avec leurs enfants sur les bras, toute la cohue moutonnante acclamant les bergers qui mènent aux tombeaux...

« Ces simples, dont le front s'auréola du mirage qu'ils allaient livrer leur être à l'horreur des batailles pour qu'elles fussent les dernières; ces simples, qui crurent, sur la foi des feuilles et des chefs, que, sur les ruines d'un militarisme honni qu'ils allaient vaincre, naîtrait, pour les petits laissés au foyer, une ère de paix miraculeuse; ces simples, vous les avez vus, derrière les tenants des politiques belliqueuses, apporter eux-mêmes et leur progéniture à ce rituel mensonge qui jadis égara leurs espoirs... »

« Puis, dans les milliers de communes éparses, les sèbles tendues pour un poilu de marbre, les fétiches de nouveau hissés sur les socles, les caricatures de demi-dieux antiques, balafrees d'épithètes enguirlandées de tous les reliquats du massacre... Et les fêtes inaugurales, clôturées par des banquets de comices, où l'émotion du vin tire des larmes. Tandis que les rescapés de la guerre, les « héros » frôlés tous les jours; les mutilés aux moignons inutiles, aux faces houloulées par la mitraille, aux orbites sans flamme; les « indemnes » aux poumons ravagés par les gaz, minés par de surnois termites, traitent dans l'indifférence du bourg les restes encombrants de la gloire... »

« Ah! dans la patrie fraternelle, la reconnaissance des grands, la compassion des proches, et la main secourable aux martyrs! ah! ah! laissez-moi rire!... Carnaval de miséricorde! Le baiser de Judas sur nos fronts! La pitié qui s'accroche aux cadavres de bronze! »

Sous la voûte glacée, le sarcasme américain. L'Ombre un instant se tut et frémit dans la nuit. Puis, se dressant, parlant au monde, la voix pleine de tout le soufflé oppressé des vaincus, des millions d'inconnus pourrissant dans la plaine, elle eut un grand cri déchirant : « Ah! s'il avait servi du moins, le sacrifice! Si, de tant de promesses ardentes de vie, de toute cette jeunesse en allée par les plaies, de tous les rires du printemps éteints en râles d'agonie, si la joie des demains meilleurs avait jailli! Horreur! la vision des hécatombes renouvelées menace nos blanchis. La lassitude seule a apaisé la guerre. Et les cœurs stupéfaits la verront re fleurir. Car y pense, et sans cesse, et de soins amoureux berce son renouveau, le cortège de ceux qui, hier encore, nous ont trahis. Leurs brascaressentes grâces renaissantes, leurs sucs refont ses forces épuisées. A quand, disent leurs yeux de proie, nos dictatures souveraines, nos tentacules enlaçant les troupes vers les fronts, la provende aux flots de sang, ah! la curée merveilleuse d'honneurs et de millions?... Les bandits au guet se souviennent, les assassins du monde se préparent, la guerre revit. Mais ils l'ont oubliée déjà, ceux-là qui, seuls encre, demain, vont en mourir! »

Et l'Ombre eut un sanglot d'impissance humaine. Et ma pensée sentit sa peine atroce, et l'affreuse vérité de sa parole, et se tut.

STEPHEN MAC SAY.

Réalités, Vérités

Après plusieurs années passées auprès des littérateurs, et même des simples mortels, on peut faire un classement basé sur le nombre plus ou moins grand de saletés qu'ils vous ont faites. Il en est auxquels nous accorderons des circonstances atténuantes, que nous refuserons aux autres. C'est ainsi que nous pourrions établir une hiérarchie parmi les « mufles » : au sommet, les panmufles ou surmufles, dont les trahisons ne se comptent plus; ensuite les simples mufles parmi lesquels nous distinguerons les mufles tout court, qui ont pas mal de « cochonneries » à se reprocher, les trois-quarts de mufles, les demi-mufles, les quarts de mufles et toute une collection de sous-mufles, plus ou moins coupables de « lâchages », « chantages » et « tapages » divers dont on ne se souvient que pour en rire.

Dans la vie qui nous est imposée par la société, il y a un minimum de concessions qu'il nous est impossible de ne pas faire, si nous voulons continuer à vivre pour défendre nos idées. Il y en a d'autres que l'on ne doit pas faire, car elles ne sont ni nécessaires ni indispensables, sous peine d'être traités à ses idées. De ces dernières est le vote. On peut très bien s'en passer. Pour moi je n'ai jamais voté et ne voterai jamais. Je n'ai à aucune époque de ma vie sollicité de carte d'électeur. Je ne m'en porte pas plus mal. Depuis qu'il y a des hommes, et qui votent, quelles améliorations ont été apportées dans la société? Aucune. Je me base sur l'expérience, ayant vu à l'œuvre les politiciens. Pourquoi leur demander ce dont ils sont incapables? Ils seront demain ce qu'ils étaient hier. Je reste anti-votard.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

En guise d'épilogue

Des bourgeois ont organisé, la veille du 14 juillet, un concours de bébés à Issoudun. Tout en France est prétexte à exhibitions, à concours préfectoraux, ou à allocations sous-préfectorales : les bébés roses comme les cochons gras. Un banquet suivait les concours — tout concours qui se respecte finit par un banquet — où l'on photographiait les produits primés. Mais de ce banquet (non pas du concours) étaient exclus les bébés dont les mamans avaient négligé ou avaient refusé de passer devant le marieur officiel. En effet, il n'aurait pas été bienséant que le rejeton de M^{me} X., épouse légitime, figurât aux côtés de celui de M^{me} Y., fille-mère. En faisant cela, les bourgeois sont dans leur rôle et je comprends très bien qu'ils veulent rehausser l'institution matrimoniale, si profitable à leurs intérêts. Celle qui n'est pas dans son rôle, c'est la fille-mère qui se frotte à pareil milieu, toutes réserves faites sur l'absurdité de l'exhibitionnisme infantile en soi. Consentir à prêter sa progéniture à une cérémonie de ce genre, ce geste la désigne comme une bourgeoise manquée et, si elle subit un affront, tout regrettable que ce soit à dire, elle ne récolte que ce qu'elle a semé.

QUI C'EST.

Controverse

L'Individualisme et le Communisme dans l'Anarchisme

[La revue italienne *Pensiero e Volontà* du 1^{er} juillet 1924 débute par un article du camarade E. Malatesta qui porte le titre ci-dessus. Le Réveil, de Genève, dans son numéro (4) du 12 juillet dernier, a donné une traduction de la deuxième partie seulement de cet article (reproduite ensuite par Le Libertaire). Nous pensons nécessaire d'en donner ici une traduction in extenso. Pour faire pendant à l'article de Malatesta, nous publions la définition de l'anarchiste individualiste exposée par notre ami Benedict Loehmann dans le 1^{er} fascicule de la revue *Der Individualistische Anarchist*, de Berlin, portant la date du 1^{er} avril 1919. Cette revue ne paraît plus. Nos lecteurs pourront ainsi se faire une idée des deux façons de concevoir l'anarchisme. Dans le prochain numéro je traduirai un commentaire de Il Conferenziere Libertario qui traite du même sujet et répondra à Malatesta et à ce dernier.]

I

Dans le premier numéro de *Pensiero e Volontà*, Navier Merlino écrivait : « Les anarchistes ont été tourmentés et sont demeurés impuissants du fait de la discorde qui n'a jamais cessé de régner parmi eux entre individualistes et communistes, lesquels sont aussi éloignés les uns des autres que le pôle Nord l'est du pôle Sud et ne se rencontrent que sur un point : la haine du parlementarisme ».

Selon moi, Merlino exagère en attribuant l'impuissance des anarchistes aux discords entre communistes et individualistes. Quand les occasions se sont montrées propices à l'action et, en général, quand on a voulu et pu faire quelque chose de pratique, les dissensions ont été oubliées, communistes et individualistes (je parle naturellement de ceux qui étaient vraiment anarchistes et par suite fidèles au principe : ni opprimés ni oppresseurs) se sont retrouvés les uns aux côtés des autres. L'impuissance des anarchistes a dépendu de bien d'autres raisons, spécialement du manque d'un programme pratique immédiatement applicable, abstraction faite naturellement des circonstances générales au sein desquelles ils étaient forcés d'agir. En d'autres termes : du fait qu'ils étaient en avance sur leur époque, ils devaient plus qu'à réaliser, penser à rapprocher, par la propagande, l'heure où la réalisation serait possible.

Merlino exagère encore quand il trouve que les idées des communistes et celles des individualistes (je parle toujours, bien entendu, des anarchistes sincères et conscients) sont diamétralement opposées : cela peut paraître tel, si l'on prend au sérieux les divagations littéraires et « philosophiques » de certains, mais en réalité il ne s'agit le plus souvent que de malentendus verbaux.

L'individualisme anarchiste a subi la malchance d'être souvent exposé par des personnes auxquelles manquait tout sentiment anarchiste : littérateurs bourgeois qui voulaient, au moyen de paradoxes, attirer l'attention sur eux afin de pouvoir entrer, avec un semblant de succès, dans le giron de la littérature officielle ; demi-littérés et demi-illettrés qui voulaient se faire remarquer ; mattoïdes auxquels la lecture de livres obscurs avait fini par détraquer la cervelle ; enfin, et pire que vrai, meilleurs que les malfaiteurs ordinaires, qui sentaient le besoin de justifier leurs méfaits au moyen d'une théorie, et qui, en Italie, ont fini généralement dans le fascisme. La bourgeoisie, le gouvernement et les divers partis politiques ont profité de ces déviations pour calomnier l'anarchisme et ont trop souvent réussi à nous faire du tort parmi les masses ; les malentendus et les questions de personne ont troublé les discussions et souvent agité les âmes parmi les anarchistes eux-mêmes. Mais tout ceci n'empêche que dans leur essence, c'est-à-dire dans leurs mobiles moraux et dans leurs fins ultimes, anarchisme individualiste et anarchisme communiste ne soient une même chose ou presque.

Je recommande chaudement la lecture du livre d'E. Armand « L'Initiation individualiste anarchiste » que le camarade Meniconi a traduit en italien. C'est un livre consciencieux, fait par l'un des plus qualifiés parmi les individualistes anarchistes et qui a obtenu l'approbation générale des individualistes. Eh bien ! en lisant cet ouvrage, on se demande pourquoi E. Armand parle continuellement d'*individualisme anarchiste*, comme corps de doctrine distinct, alors qu'il ne fait qu'exposer les principes communs à tous les anarchistes, quelle que soit leur tendance. En réalité, E. Armand, qui aime à se dire amoraliste, n'a fait qu'une espèce de manuel de morale anarchiste — non point anarchiste individualiste, mais anarchiste en général. — Plus même qu'anarchiste, une morale largement humaine, parce que fondée sur des sentiments humains qui rendent désirable et possible l'anarchie.

(1) Nous ne nous expliquons pas bien cette mutilation, avouons-le.

Néanmoins, la réserve la plus large étant faite sur ce que dit Merlino, il reste pourtant toujours vrai que l'existence parmi les anarchistes d'une minorité qui se dit individualiste est une cause permanente de désaccord et de faiblesse.

Un examen calme et impartial de la question de l'individualisme et du communisme dans l'anarchisme est donc bien utile maintenant que parmi les anarchistes la préparation spirituelle pour un avenir de réalisation est dans toute sa ferveur.

Je le ferai brièvement de mon point de vue de communiste ou d'associationniste, un autre le fera s'il veut du point de vue individualiste.

(J'emploie le mot *associationniste* comme équivalent du mot communiste, non par désir d'inutile innovation, mais parce que je prévois la possibilité que les anarchistes communistes abandonnent graduellement l'appellation de communistes, par suite du discrédit ou de l'équivoque où le despotisme « communiste » russe l'aura fait sombrer. Si cela se vérifie, nous aurons la répétition de ce qui est arrivé avec le mot socialiste. Nous qui fumes, au moins en Italie, les premiers adeptes du socialisme et qui prétendions et prétendons être les vrais socialistes au sens large et humain du mot, nous avons fini par abandonner ce qualificatif pour éviter toute confusion avec les nombreuses déviations bourgeoises et autoritaires du socialisme, nous pourrions aussi abandonner la qualification de communistes dans la crainte de voir notre idéal de libre fraternité humaine confondu avec l'odieuse despotisme qui triompha pour un certain temps en Russie et qu'un parti inspiré de l'exemple russe voudrait imposer à tous les pays. Alors se fera peut-être sentir le besoin d'un autre adjectif servant à nous distinguer et ce pourrait être celui d'*associationnistes* ou de *sociétaristes* ou tout autre du même genre, quoique, à mon avis, le mot anarchiste devrait suffire.)

XX

Avant tout, écartons une erreur, qui est à la base de tout le malentendu. Les individualistes supposent, ou parlent comme s'ils supposaient, que les communistes (anarchistes) veulent imposer le communisme, ce qui les mettrait absolument hors de l'anarchisme.

Les communistes supposent, ou parlent comme s'ils supposaient, que les individualistes (anarchistes) repoussent toute idée d'association, veulent la lutte entre homme et homme, la domination du plus fort, ce qui les mettrait hors, non seulement de l'anarchisme, mais de l'humanité. (De telles idées et d'autres pires encore ont bien été soutenues au nom de l'individualisme, mais sans que ceux qui les avancent puissent se dire anarchistes.)

En réalité, les communistes voient dans le communisme librement accepté la conséquence de la fraternité et la meilleure garantie de la liberté individuelle. Et les individualistes, ceux qui sont vraiment anarchistes, sont anti-communistes, parce qu'ils craignent que le communisme ne subordonne les individus à la tyrannie de la collectivité nominale et en réalité à celle du parti ou de la caste qui, avec l'excuse d'administrer, réussirait à s'emparer du pouvoir et à disposer des choses et par conséquent des hommes à qui elles sont nécessaires. C'est pourquoi ils veulent que chaque individu, que chaque groupe puisse exercer librement sa propre activité, en recueillir librement les fruits dans des conditions d'égalité avec les autres individus et les autres groupes et en conservant avec eux des rapports de justice, et d'équité.

S'il en est ainsi, il est clair que de différence essentielle, il n'y en a pas.

Seulement, selon les communistes, la justice et l'équité sont par nature irréalisables en régime individualiste et par conséquent est irréalisable la liberté. Impossible également la fameuse équité au point de départ, cet état de choses où chaque homme trouverait en naissant mêmes conditions de développement, moyens de production équivalents, et pourrait monter plus ou moins haut, jour d'une vie plus ou moins large et heureuse selon ses facultés et selon son degré d'activité.

Si toute la terre avait mêmes conditions de climat, si le sol était partout également fertile, si les matières premières étaient réparties partout et à la portée de la main, si la civilisation était générale et uniforme, si le travail des générations passées avait mis tous les pays dans les mêmes conditions, si la population était uniformément répartie à la surface de la terre habitable, on pourrait alors concevoir que chacun (individu ou groupe) puisse trouver terre, instruments et matières premières pour travailler et produire dans l'indépendance, sans exploiter et sans être exploité. Mais la nature et l'histoire nous ont fait des conditions telles, qu'on ne voit comment établir l'égalité et la justice entre celui qui recevra le morceau de terre aride demandant beaucoup de travail pour une maigre récolte et celui à qui reviendrait un terrain fertile et bien situé, ou entre l'habitant d'un hameau perdu dans la montagne ou parmi les marais et l'habitant d'une ville que des générations ont enrichie de toutes les créations de l'intelligence et de l'activité humaines.

XXI

D'autre part, est-il possible d'établir tout de suite le communisme comme base de la vie sociale ? Serait-il accepté par les hommes qu'a façonnés l'histoire toute faite de luttes entre peuples, entre classes, entre individus, ou chacun à se penser à soi pour subsister et ne pas être écrasé ? Et ne pourrait-il pas, dans l'état actuel de la moralité publique, signifier l'exploitation des bons et des délicats par les méchants et les sans scrupules ? Et puis, en supposant que les hommes le veulent, comment l'appliquer actuellement sur une vaste échelle, au monde entier ou même à une seule nation, sans produire un monstrueux centralisme et sans se mettre entre les mains d'une innombrable bureaucratie nécessairement incompétente et oppressive ?

De tout ce qui vient d'être dit et de tout ce que l'on pourrait dire encore, je conclus, ainsi que les vrais anarchistes ont toujours conclu, qu'il ne faut pas considérer les désirs et les aspirations comme dogmes invariables hors desquels il n'y a pas de salut.

Le communisme est notre idéal.

Nous sommes communistes parce que le communisme nous semble le meilleur mode de vie sociale, celui où peut se réaliser complètement la fraternité humaine et l'efficacité de l'effort humain pour la conquête des biens naturels. C'est pourquoi nous devons en propager les principes et l'appliquer comme exemple et comme expérience partout et dans toutes les branches de l'activité où il nous sera possible de le faire. Et pour le reste, fions-nous à la liberté qui reste toujours le but et la tradition de tout progrès humain.

ETTRICO MALATESTA.

MARIANNE-RAUZE : L'Anti-guerre. Essai d'une Doctrine et d'une Philosophie de l'Antimilitarisme. Franco 5 fr. 25 (recommandé 5 fr. 65).

II

L'anarchisme est l'absence de domination, son but est l'ordre et la liberté. Il n'est pas superflu de répéter ici que l'anarchisme, l'anarchie n'est ni le désordre, ni le chaos. C'est éternelle et héréditaire idée que l'ordre n'est pas possible sans l'autorité qui a créé et maintenu ce mésusage du mot Anarchisme.

Les anarchistes voient le moyen de résoudre la question sociale, non pas dans le renforcement de l'autorité de l'Etat, mais au contraire, dans l'absence de toute autorité. La domination, la violence, la contrainte, ces choses dont les anarchistes désirent être affranchis, trouvent leur expression dans le Monopole et le Privilège. C'est donc à eux que l'Anarchiste s'en prend. L'essence du Monopole consiste en ce qu'il élimine de son domaine le libre exercice de la concurrence. Or, le bonheur de l'homme consiste à satisfaire ses désirs selon ses besoins personnels. Tout monopole et tout privilège est opposé, par contre, à l'intérêt de l'individu, puisqu'il empêche autant qu'il peut que se concurrencent ou se manifestent la diversité des besoins.

A part les nombreux petits monopoles et privilèges, l'Anarchiste s'en prend particulièrement au monopole foncier, car il y voit une des causes principales qui font qu'une partie de la société humaine est privée du produit de son travail au profit d'un petit nombre de privilégiés — lesquels prélèvent et perçoivent un intérêt ou une rente pour l'utilisation du sol et du terrain qu'ils détiennent. Le droit de tous les hommes au sol et au terroir est aussi évident que le droit de respirer et tout accaparement foncier au profit de quelques privilégiés, est un empiètement agressif sur les droits des autres hommes.

L'Anarchiste combat également le monopole de la monnaie qui doue quelques-uns du privilège d'émettre un moyen circulaire indispensable à l'échange des produits, et leur permet de grever son utilisation d'une taxe.

Le soutien de tous les monopoles, de tous les privilèges, c'est l'Etat. D'une part, parce que lui-même est un Monopoleur, d'autre part parce qu'il protège les Monopoles privés. Non pas un Etat quelconque, mais l'Etat en tant que concept. L'Etat émet la prétention agressive de dicter à l'unité humaine une façon uniforme de se conduire et de punir le non-conformisme de la perte de son avoir, de sa liberté, de sa vie même. Dans le genre de « liberté » présumée, garantie par l'Etat, l'Anarchiste ne voit que de l'arbitraire, car il n'y a pas de différence entre l'arbitraire exercé au profit d'un contre-tout, de plusieurs contre le grand nombre, ou celui exercé au profit de la majorité contre la minorité. L'Anarchiste considère comme une idée absurde que tous les faits et gestes des hommes, quels qu'ils soient, soient réglés selon UNE manière de faire, à laquelle tous doivent se soumettre. L'Etat, en tant que possesseur de Monopoles, s'arroge le droit de dicter ses conditions pour l'usage de certaines utilités comme les chemins de fer, la poste, le tabac, etc., et interdit à autrui l'exercice de la même faculté. Il surveille ou sanctionne l'union des sexes, l'église, l'école, etc., choses qui ne regardent que l'unité humaine. Il prélève des impôts pour des institutions et des services sans se préoccuper si les individus imposés désirent ces institutions, ces services. Il confère des monopoles publics et privés, des privilèges à des personnes et à des sociétés, et soutient en faisant ainsi l'exploitation des non-privilégiés.

A ceux qui objectent que cette complexité de prescriptions, dont l'ensemble constitue l'Etat, sont indispensables pour la protection des hommes ; que tout ce pouvoir est l'attribution nécessaire de l'Etat dont le rôle réel est de protéger les constituants de la Société — l'Anarchiste réplique que l'histoire des états démontre qu'ils n'ont pu se maintenir en existence au dedans et au dehors que par une agressivité continue. Dire que l'Etat est un instrument de protection, c'est prononcer sa condamnation. La protection est un « service » qui ne peut faire l'objet d'un monopole ou d'un privilège, un service qui ne peut être rendu qu'à ceux qui le demandent, dont le paiement ne peut être extorqué à ceux qui ne veulent pas être protégés.

Le but de l'anarchisme est la liberté, c'est-à-dire un état de choses où n'existent ni violence agressive ni contrainte agressive. L'Anarchiste n'espère pas « l'ennoblissement » de l'homme. Il a reconnu que l'égoïsme est le fondement de toutes les actions humaines. Il propose, une fois écartés tous les monopoles et privilèges — ceux de l'Etat y compris — que les individus régissent entre eux directement leurs intérêts économiques et sociaux. A des conditions qu'ils détermineront eux-mêmes et s'ils le trouvent bon. Qu'à la place du monopole ait lieu la concurrence la plus libre dans tous les domaines, cela seul permettra à l'unité humaine de réaliser le résultat intégral de son effort personnel. Tous les monopoles et privilèges étant abolis, il ne reste rien de l'Etat ou du moins il se transforme en ce qu'il devrait être : une association pour la défense de la vie, de la liberté, de l'avoir individuels. Mais nul ne saurait être contraint à en faire partie, qui ne sent pas le besoin de protection.

Pour l'Anarchiste, la liberté est autant un but qu'un moyen. Il rejette donc toute « conversion » obligatoire, tout recours à la force et la dictature lui répugne autant que les procédés dictatoriaux. Il veut qu'on ne s'occupe pas de ses faits et gestes, aussi longtemps qu'il n'use pas d'agression à l'égard d'autrui et ne veut pas se mêler des faits et gestes d'autrui aussi longtemps qu'autrui n'use pas d'agression à son égard. L'anarchisme individualiste n'est pas un Parti ; c'est la libre association de ceux qui luttent pour leur liberté personnelle. Fait partie, qui veut de cette association, aussi longtemps qu'il lui plaît.

L'éditeur de « Der Individualistische Anarchist ».

En marge des compressions sociales (1)

Terre libérée...

...cité végétarienne de Luynes (Indre-et-Loire) peut recevoir quelques enfants de 3 à 12 ans pendant les vacances. Placés sous la surveillance médicale de Louis Rimbault et confiés aux soins de la camarade Gaby, collaboratrice au *Néo-Naturel*, pour ce qui concerne leur alimentation et les soins maternels, ils ne sauraient mieux trouver pour à la fois se reposer, se soigner et profiter de la jolité et saine campagne où se trouve « Terre Libérée ». Ecrire à la camarade Gaby, à « Terre Libérée » pour renseignements et conditions.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Vous êtes-vous réabonné ?

L'Ermite

[Les « Cahiers du Centre », 16, boulevard Chambonnet, à MOULINS (Allier) viennent d'édition sous le nom de *Le Tombeau de Michel Abadie*, un volume, précédé d'une étude biographique par Maurice LE BLOND, qui réunit les plus belles pièces de l'*Angélus des Sentes* et du *Cour de la Forêt* ; nul doute que l'anthologie de ce poète méconnu que fut Michel ABADIE ne soit recherchée par tous les amateurs de poésie. Le prix en est de 15 francs. Extraits de ce volume la pièce suivante qui m'a particulièrement plu : E. A.]

Tantôt, j'ai rencontré le charbonnier farouche
Qui vit dans la forêt, solitaire et caché,
Près d'un chemin anier, son maigre corps penché
S'acharnait, ahant, sur une énorme souche.

L'homme est sordide, sec et vieux. Mais il excelle
A faire au cœur du bois des entailles d'enfer
Qu'éclaircit la masse, avec des coins de fer,
Jusqu'à ce que la souche éclate et se morcelle.

Les glaneurs de bois mort redoutent cet ermite
Dont la voix est sauvage et dont les yeux chassieux
Regardent plus souvent la terre que les cieux.
Et chacun fuit le toit où sa misère habite !

Il m'a dit : « Je le sais. Dès qu'on me voit, on me fuit
Et l'on se signe, dans la forêt réprochée,
Comme à l'approche d'un sinistre oiseau de nuit.
Mais j'ai l'espace et j'ai la bonne paix rêvée !

Qu'importe à mon cœur fier que tout sentier pierreux
Se marque un peu du sang de mes pieds nus qui saignent ?
L'azur m'aime et bénit mon front. Je suis heureux.
Pour moi, le bonheur rit où la liberté règne.

Ne me demande rien sur ma vie d'autrefois,
Car je suis un vaincu qui cache sa détresse
Et préfère aux cités de mensonge les bois
Où la pureté chante aux bras de l'allégresse.

Loin des hommes, ma vie, que rien ici ne souille,
Est pure comme l'eau qui filtre des rochers.
Mais quelquefois, le soir, pensif, je m'agenouille
Pour confesser aux pins mes anciens péchés.

Je suis l'ami des roitelets et des genévriers,
Et je comprends la voix des arbres chevelus.
Je n'ai pour compagnon qu'un âne et qu'une chèvre,
Puisque ceux que j'aimais maintenant ne sont plus.

Lorsque le soleil luit, ma cahane s'éclaircit,
Et mes travaux ont les oiseaux pour doux témoins.
Je n'ai pas de désir, j'ignore la colère,
Et la bonne forêt pourvoit à mes besoins.

Je goûte aux fruits de joie que tend chaque saison,
A quel bon exhaler une inutile plainte
Quand on mange son pain sans tristesse et sans craintes
Et que le vent des cieux bénit votre raison ? »

XX

Et simplement je dis que cet homme est mon maître
La sagesse et la foi barrent sous ses haillons.
Il entend mieux que moi ce que disent les hêtres,
Puisque son âme ardente est pleine de rayons.

O rude loqueteux tranquille, je t'envie !
Tu ne sais pas que le temps fuit et qu'il nous ment.
Chaque jour, à plein cœur, à pleins yeux, nous tourment,
Tu bois la clarté magnifique de la vie.

Michel ABADIE.

La Haine

Ce jeune sillonniste, avec de grands gestes d'apôtre, nous parlait, dans sa conférence, de l'amour régénérant le monde, de l'amour triomphant des iniquités sociales, et rejetait loin de lui la haine, qui, trop violente, était contraire à son idéal de bonté. Il voulait, ainsi qu'il le disait lui-même en s'exaltant, faire œuvre positive et non œuvre négative.

Contrairement à lui, nous sommes négatifs en même temps que positifs ; nous voulons détruire avant d'instaurer ; raser une société mauvaise avant d'en bâtir une nouvelle, qui risquerait d'être contaminée à son tour par les pourritures qui subsisteraient.

Pour accomplir cette œuvre salvatrice, pour hâter la désorganisation de toutes les institutions qui nous gênent, nous esserent, nous étouffent, pour les saper par la base et les empêcher de renaître, ce n'est pas de l'amour qu'il faut, c'est de la haine, beaucoup de haine.

D'ailleurs, ces deux sentiments se complètent : là où il n'y a pas de haine, il n'y a pas d'amour ; celui qui aime la droiture hait la duplicité ; celui qui aime la joie hait la souffrance et celui qui en est la cause ; tous nous sentons notre cœur se gonfler quand nous songeons à tout le luxe parasite d'en haut, tandis que toute la misère navrante d'en bas nous remplit d'une pitie infinie.

Nous ne craignons pas de dire que nous haïssons fortement, et ce jeune sillonniste est un fumiste ou un incomplet quand il rejette la haine. Je crois plutôt que c'est un fumiste : ayant une position bourgeoise, il appartient à la bourgeoisie plus qu'au peuple et tout son amour des autres ne l'empêche pas de bien vivre sans s'occuper d'eux.

Il est facile d'être bon quand on a la panse bien remplie, et rien ne rend meilleur qu'une bonne digestion laissant la place libre pour d'autres repas assurés et bien choisis.

Mais quand on a le ventre creux, quand tout autour de vous blesse votre personnalité, quand il faut prostituer ses bras ou son cerveau pour avoir le pain quotidien, quand on travaille et qu'on vit misérablement tandis que d'autres jouissent d'un délicieux farniente, sans avoir fourni le moindre labeur, la révolte emplit les cœurs ; l'amour idéallement pur, tel que le conçoivent les sillonnistes, n'a pas sa place, et le champ est à la haine — à la haine sans merci.

Nous haïssons parce que nous sommes des sincères, parce que notre cœur souffre ; notre être frémit à la pensée de toutes les douleurs injustement souffertes.

Nous haïssons parce que nous voulons vivre et que nous sommes prêts à renverser les obstacles qui empêchent la réalisation de notre désir.

Nous haïssons parce que la répression brutale appelle la haine implacable et vengeresse.

Nous haïssons violemment.

Avons-nous pitié du reptile qui darde sur nous sa langue fourche, et parlons-nous d'amour universel au malheureux inconscient qu'on nomme apache, qui nous attend au coin d'une rue pour nous « refroidir » ?

Pourquoi serions-nous plus tolérants, plus doux, pourquoi pardonnerions-nous plus facilement à ceux qui veulent faire de nous des esclaves, qui nous tuent petit à petit ? Parlerons-nous d'amour à celui qui nous réduit à l'état de machines ? Lui rendrons-nous des caresses pour toutes les souffrances qu'il nous cause ? Quand il aura frappé une joue, tendrons-nous l'autre pour qu'il frappe encore ?

La haine détruit, l'amour crée; c'est parce que nous aimons sincèrement, profondément l'humanité que nous haïssons violemment les obstacles qui empêchent son bonheur.

C'est parce que nous aimons ardemment ceux qui nous sont chers, ceux qui souffrent des mêmes peines que nous, que nous avons voué une haine sauvage, farouche, à ceux qui entravent notre bonheur commun. Tout notre être frémit de cette haine qui nous donne un courage surhumain, décuple nos forces, enhardit notre esprit, raffermi notre volonté, nous donne les pensées les plus nobles, les élans les plus sublimes, qui nous fait accomplir les actions les plus désintéressées, et fait de nous des vengeurs implacables qui ne reculeront pas.

Ainsi que le disait Emile Henry: « La haine qui n'a pas pour motif une basse envie est un sentiment profond, puissamment vivace »; et nous ne reculons pas devant le mot de haine, nous l'exaltons.

A ceux qui nous croient mauvais parce que haïeux, montrons toute la force hardie, toute l'énergie indomptable, toute l'infinie bonté de cette généreuse passion.

Montrons-leur que la haine n'est que le corollaire inéluctable et logique de l'amour.

(« L'anarchie », 11 février 1909). OUVRIÈRE.

Comment nous concevons la liberté de l'amour

(Suite et fin)

Pouvez-vous m'expliquer les raisons qui vous font donner ce caractère spécial à la camaraderie ?

Voici ces raisons très brièvement exposées : Les individualistes anarchistes sont des humains qui veulent vivre, isolés ou associés, LEUR vie personnelle en dehors de toute ingérence ou intervention légale, gouvernementale, administrative, réglementaire ou autre quelconque extérieure à eux, considérés individuellement. Les sociétés humaines où ils évoluent sont basées et fondées sur la coercition gouvernementale, sur la domination et l'exploitation de l'homme par l'homme ou le milieu, ou vice-versa. D'où conflit incessant entre les individualistes et les « socialistes ». La camaraderie est une association volontairement consentie et acceptée par tous les individualistes aux fins de les garantir, de les secourir, de les reconforter — chacun agissant selon ses moyens — lorsque se déchaînent contre eux les tracasseries, les empiètements, les attaques, les persécutions des groupements sociaux où ils sont contraints d'exister. On ne saurait comprendre que se fassent souffrir entre eux les membres d'une espèce humaine qui se trouve constamment et nécessairement en état de légitime défense à l'égard de l'environnement social. Et ceci concerne tout autant l'expérience amoureuse que toute autre qui peut se réaliser entre eux.

Je vous ai entendu parler de « l'amour unique » comme d'un préjugé. Votre conception de la liberté de l'amour implique-t-elle donc d'autres formes de l'amour ?

Notre compréhension de la liberté de l'amour implique en effet l'amour plural, c'est-à-dire la faculté ou le pouvoir, ou les possibilités d'aimer simultanément plusieurs camarades. Parmi nous, on pense comme Han Ryner « qu'il y a autant de beautés singulières que d'individus ». Nous ne voulons renoncer à aucune de ces beautés, dès lors que nous nous sentons aptes à les apprécier, à les goûter. L'amour est pour nous question de puissance, non de quantité. Nous aimons tous ceux et autant que nous pouvons aimer, sans limite autre que notre capacité.

On rencontre naturellement parmi nous des déterminismes individuels réfractaires à l'expérience de la pluralité en amour. Mais ils ne se décident pas à cette « pauvreté de l'amour unique » sans s'être rendus compte si ce déterminisme individuel leur est bien particulier et non le fruit de l'influence ambiante, de suggestions étrangères, de la crainte du qu'en dira-t-on. Ceci vérifié, ces camarades laissent, bien entendu, ceux avec qui ils cohabitent ou entretiennent des relations d'ordre affectif, pratiquer en toute liberté la pluralité en amour.

Dois-je conclure de tout ce qui précède que votre conception implique une réponse favorable de la part des sollicités à toutes les propositions d'expérience amoureuse ?

Non, notre conception de la liberté de l'amour

implique liberté entière de se donner à qui vous plaît, liberté absolue de se refuser à qui vous déplaît.

En règle générale, hors la question du tempérament amoureux unique, aucune ou aucun camarade sain, normal, ne se refusait a priori à tenter l'expérience de camaraderie amoureuse dès lors qu'elle est proposée par un ou une camarade avec qui on sympathise, avec lequel on se sent suffisamment d'affinités affectives, sentimentales, intellectuelles — qui en retirerait une très grande joie, la vôtre n'étant pas moindre.

Sous réserve du tempérament spécial dont nous venons de parler, certains individualistes souhaitent que l'expérience de camaraderie amoureuse soit acceptée dès lors qu'on est convaincu que son refus provoquerait une peine très vive, susciterait un trouble très grand dans l'existence de celle ou celui auquel on oppose une fin de non recevoir, étant entendu qu'il n'y a pas absolue répugnance physique. Ces camarades prétendent trouver dans cet abandon de soi la volupté suprême égoïste qu'on goûte chaque fois qu'on consent à ce que quelqu'un éprouve du bonheur par vous.

On ne peut nier qu'il y ait souvent beaucoup d'exagération dans le prix que l'être féminin donne à « l'octroi de ses faveurs », comme on dit dans les journaux bourgeois. Il est raisonnable d'enviesager les rapports amoureux sous un angle purement physiologique ou biologique. Cependant il nous suffira de nous en tenir à ceci : que dans le domaine de l'amour, les individualistes n'entendent pas se faire souffrir davantage les uns les autres que dans les autres expériences de la vie en camaraderie.

L'expérience de camaraderie amoureuse peut ne pas toujours durer. Comment votre conception solutionne-t-elle ce cas ?

Les mots TOUJOURS et JAMAIS ont une apparence et une signification trop dogmatique pour qu'ils fassent partie du vocabulaire individualiste anarchiste.

L'expérience de camaraderie amoureuse a lieu dès qu'on se plaît, grosso modo, sinon dans les détails. Elle a lieu généralement sans se préoccuper de l'avenir. Elle peut aussi se produire après mûres réflexions. Tout cela est affaire de tempérament. Elle peut avoir lieu quand l'un aime en général, alors que l'autre désire en particulier. Dès lors que l'un des participants a déclaré à l'avance qu'il envisageait l'expérience autrement que comme un caprice, l'essai se prolonge assez longtemps pour qu'on se rende compte si l'on est ou non d'accord. Parmi nous, on possède trop d'esprit scientifique pour tirer une conclusion d'une rencontre fortuite. On sait parfaitement bien que pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps, une heure ou deux d'amour ne révèlent tout ce que les êtres qui les vivent sont capables de manifester en fait de réalisations amoureuses.

Théoriquement, l'expérience amoureuse peut durer une heure, un jour, dix ans. Elle peut avoir la durée d'une passade ou se prolonger une vie entière. Pratiquement, elle cesse quand ceux qui l'ont vécue sont d'accord pour y mettre fin ou quand celui ou ceux qui manifestent le désir de la cesser, ont obtenu l'adhésion sincère de leur ou leurs co-expérimentateurs. IMPOSER à un camarade la rupture de l'expérience amoureuse, c'est faire acte d'autorité, qu'on le veuille ou non comme est faire acte d'autorité IMPOSER une séparation, la cessation de la cohabitation, etc. Faire accepter une rupture amoureuse demande un tact infini, une extrême délicatesse, des précautions renouvelées. Les propos méchants, les insinuations malveillantes, les reproches aigres, sont des armes auxquelles n'aurait jamais recours entre eux les individualistes. Leur grande préoccupation sera d'éviter d'infliger de la souffrance à ceux dont ils veulent s'éloigner; la pratique de l'amour plural permet d'ailleurs la prolongation de l'expérience amoureuse et évite toute brusquerie. Quoi qu'il en soit, c'est en camarades, parmi nous, qu'on met fin à l'expérience amoureuse : sans aigreur, sans aigreur, avec douceur; en camarades disposés à recommencer le lendemain, le cas échéant. Parmi nous, aucune expérience d'aucun genre n'est DÉFINITIVEMENT achevée.

Les natures inconstantes se déclarant telles, dès l'abord, celles qui redoutent la souffrance savent à quoi s'en tenir tout de suite. Tout se passe ainsi sans dissimulation, sans fraude, sans duperie. D'ailleurs, un camarade peut aimer, par exemple A., avec l'intention de prolonger l'expérience amoureuse, cohabitation incluse; B. dans le même esprit,

mais cohabitation excluse; C. et D. à titre passager ou pour une période qu'il prévoit ne pouvoir se prolonger. Ce qui importe, c'est de faire connaître ses intentions.

Si, pour les individualistes, « imposer » la rupture en matière amoureuse peut être considéré comme fonction de la préservation de l'indépendance de la personnalité, cette rupture ne saurait s'effectuer cependant au détriment du camarade auquel on « l'impose ». Certains même, vont jusqu'à soutenir qu'il n'est pas logiquement de rupture possible sans que celui qui « impose » l'éloignement se soit assuré de celui dont il s'éloigne a trouvé l'équivalent de la perte qui lui est infligée ou, au cas contraire, sans le lui avoir procuré. La méthode de l'équivalence, exposent-ils, est la seule qui soit scientifique: elle répond à l'idée de la compensation des énergies. Elle ferme la porte à l'arbitraire. Sans elle, l'élément compensateur se rencontre dans des « représailles » qui ne peuvent s'admettre de camarade à camarade.

Sans nous arrêter sur ces vues particulières, tout en nous contentant de les signaler, nous avons vu des camarades ne point mettre fin à une cohabitation tant que leurs partenaires n'avaient point rencontré quelqu'un disposé à vivre en commun avec lui. D'autres qui connaissent le tempérament, porté vers l'amour plural, de ceux avec qui ils entretiennent des relations affectives, s'ingénient à leur découvrir des camarades doués d'aspirations correspondantes aux leurs. Ils n'en tirent nulle vanité. C'est de leur part un geste de simple camaraderie. Rien d'autre.

Ceci dit, il n'est pas moins vraisemblable que, parmi nous, on refuse l'expérience de camaraderie amoureuse ou qu'on y mette fin malgré la volonté de ceux en compagnie desquels on l'a entreprise. Que prévoit alors votre conception de la liberté de l'amour ?

Je vous ai déjà répondu qu'en dernier ressort il restait loisible à tout camarade d'imposer la rupture ou la cessation de l'expérience amoureuse. Mais tous les tempéraments ne réagissent pas de même. Si certains acceptent sans objection la situation ainsi créée, il se peut que celui à qui on impose rupture ou éloignement se sente poussé à présenter, à faire valoir des considérations d'une nature d'autant plus particulière qu'il s'agit du domaine du sentiment. Il peut nourrir la conviction profonde que celui qui « impose » la rupture ou l'éloignement est sous l'empire d'une influence étrangère ou rétrograde. L'individualiste pourra défendre sa cause auprès de son camarade, et celui-ci prêter l'oreille à ses arguments; il examinera consciencieusement s'ils ne sont pas de nature à modifier sa décision. L'individualiste pourra s'efforcer de persuader; s'il s'y sent poussé par son déterminisme, il reviendra à la charge; il insistera, comme il le fait au cours de la propagande quotidienne qu'il accomplit pour amener autrui aux idées qui lui tiennent à cœur. Et de cette insistance, nul de nous ne s'étonnera.

Mais en aucun cas, celui qui veut imposer la rupture ou l'éloignement, et celui qui y objecte, n'auront recours à la sanction légale ou à la violence physique. L'emploi de l'un ou de l'autre de ces expédients les excluerait ipso facto du milieu individualiste anarchiste.

L'individualiste qui a « imposé » la rupture ne s'en vante pas, il s'effacera, il trouvera utile de mettre entre lui et celui à l'égard duquel il a fait « acte d'autorité » une certaine distance.

Votre conception entraîne-t-elle de la part de ceux qui réalisent ce que vous appelez l'expérience de la camaraderie amoureuse des droits et des devoirs particuliers ?

En dehors de l'accord tacite qu'ils ont passé entre eux de s'épargner mutuellement toute souffrance évitable, les individualistes ne contractent à l'égard les uns des autres ni droits ni devoirs. Leur conception de la camaraderie les amène naturellement à considérer comme nécessaire que tous les participants à une expérience amoureuse quelconque possèdent une éducation sexuelle, la plus complète possible. Aucun essai de vie amoureuse n'a lieu, parmi nous, sans que ceux qui le tentent sachent ou apprennent les moyens de se préserver de toute contamination vénérienne, de remédier à tout rapport sexuel suspect ou douteux, etc.

Qu'entendez-vous exactement par cohabitation ?

Pour nous, la cohabitation est une expérience de vie amoureuse qui sous-entend que ceux qui la pratiquent vivent sous le même toit. C'est une forme restreinte d'association qui demande (comme

toutes les formes d'association, quelles qu'elles soient) des concessions continuelles de la part de ceux qui la vivent. Comme toutes les autres formes d'association, elle n'est qu'un pis-aller — au point de vue individualiste — un pis-aller que subissent certains tempéraments auxquels répugne la vie solitaire ou qui ne peuvent donner toute leur mesure que dans cette situation (et ils sont plus nombreux qu'on se l'imagine au premier abord) — ou encore que peut justifier le plan défectueux sur lequel évolue la Société.

Parmi les individualistes, la tendance est en général — exception faite pour les tempéraments que nous venons de citer — au *chacun chez soi* ou encore à la cohabitation de durée restreinte, pratique que facilite la pluralité en amour.

Comment votre conception résout-elle le problème de la jalousie ?

Parmi nous, la question de la jalousie ne se pose pas. Chaque camarade, homme ou femme, en état ou non de cohabitation, disposant à son gré de sa vie sexuelle, nul ne manifeste de jalousie à l'égard d'autrui. Loin de là, le camarade amoureux, unique ou plural, est heureux de voir son ou sa camarade en aimer, en même temps que lui, un autre, d'autres que lui. Il ne s'attend pas à ce que celui qui pratique en sa compagnie une expérience amoureuse lui rende compte de ses faits et gestes en cette matière — comme en toute autre — s'il ne se sent pas disposé à le faire.

La pratique de l'amour plural ne peut-elle avoir comme résultat que vos compagnes procréent des enfants engendrés par d'autres que ceux avec qui elles cohabitent ? Dans ce cas comment votre conception solutionne-t-elle le problème ?

Parmi nous, ce sont les compagnes — et elles exclusivement — qui décident non seulement de leur maternité, mais encore choisissent le père de leur progéniture. Il leur appartient donc de procréer des enfants engendrés par ceux avec qui elles cohabitent ou par d'autres que ceux-ci, si ces autres leur paraissent être doués d'attributs intellectuels, sentimentaux ou extérieurs, par exemple, que ne possèdent pas au même degré ceux en la compagnie desquels elles vivent ordinairement. C'est à elles qu'il appartient de décider. Comme le besoin de reproduction, la question des enfants est secondaire dans les expériences de camaraderie amoureuse qui se pratiquent parmi nous. Pour le camarade doué d'un tempérament « paternel », un enfant, qu'il provienne ou non de ses œuvres, est toujours digne d'intérêt. D'ailleurs tout cela peut être le sujet d'une entente spéciale entre les cohabitants, excluant toute contrainte ou obligation.

Votre conception implique-t-elle que l'individualiste fera connaître aux groupements humains dans lesquels il vit ses expériences de camaraderie amoureuse ?

L'individualiste ne doit aucun compte de ses expériences de camaraderie amoureuse aux groupements au sein desquels il est forcé de vivre — pas même à ses parents qui l'ont mis au monde, comme de juste, sans se soucier si les préjugés régnant en matière sexuelle n'entraveraient pas son développement et la sculpture de son individualité. Comme pour toutes les autres expériences de sa vie, l'individualiste mettra un masque, s'il le juge nécessaire pour sa sécurité. Il peut, dans un but de propagande ou pour faire réfléchir ses camarades, exposer les résultats de ses expériences dans ce domaine. Mais ce ne sera jamais, en cas de désignation nominale, sans s'être entendu avec les intéressés.

Quelle attitude prévoit votre conception à l'égard de ce que les spécialistes en la matière dénomment « inversion sexuelle » ?

Notre attitude est toute scientifique, dénuée de préjugés, sans parti-pris. Nous pensons que dans les cas normaux d'inversion sexuelle, il s'agit de tendances congénitales, de besoins innés. Quoi qu'il en soit, nous nions qu'il appartienne à l'autorité, à la loi, d'intervenir. Les cas d'inversion sexuelle qui sont vraiment des maladies relèvent de la pathologie, non point de sanctions disciplinaires. Nous n'accordons à ces cas aucune attention spéciale.

Pouvez-vous m'assurer que tous les individualistes que je rencontrerai acceptent à la lettre votre conception de la liberté de l'amour ?

Je ne puis vous garantir cela, mais tous les individualistes pour de vrai font un effort constant et simple pour réaliser dans son esprit la conception qui vient d'être exposée.

E. ARMAND.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (30)

La morale est un terme synonyme de conservation. Tout ce qui va contre la conservation (de l'individu social, de la famille sociale, de la société) est immoral. Aux yeux des légistes juifs, la conduite de Marie-Madeleine était immorale parce qu'elle servait l'incontinence. Or, selon les conservateurs, l'incontinence débilite l'individu et amène la dégénérescence des castes. Pour eux donc, la modération est une vertu et le dévergondage n'étant pas susceptible d'être comice et toute nature n'étant pas susceptible d'être comice prise par les gens de ces temps-là, il était nécessaire de s'adresser plutôt à leur cœur, au nom d'un être supérieur qui puisse leur inspirer de la crainte ou tout au moins du respect. Jésus était doué d'une éloquence merveilleuse et séduisante pour dépendre la supériorité des jouissances du cœur et de l'esprit (imagination), sur les plaisirs passagers des sens; la préexcellence des sentiments sur les sensations transitoires; la récompense d'un bonheur éternel et ineffable en échange du sacrifice qu'on s'impose (dans cette vie si rapidement traversée) du désir qui arrive à tuer quelquefois, qui finit toujours par blâmer. Comme l'explique Renan fort bien, les femmes accueillaient Jésus avec empressement. « Il avait une fort douce union d'idées entre les deux sexes. La séparation des hommes et des femmes qui a empêché chez les peuples orientaux tout développement dans les campagnes et les villages que dans les grandes villes. Trois ou quatre Galiléennes dévouées accompagnaient toujours le jeune maître et se disputaient le plaisir de l'écouter et de le soigner tour à tour. Elles apportaient dans la secte nouvelle un élément d'enthousiasme et de merveilleux dont on saisit déjà l'importance. » Dans le cortège de Jésus, écrit Schuré, les femmes ont une place à part. Mères ou sœurs de disciples, vierges ou timides ou pécheresses repenties, elles répandaient sur ses pas comme une traînée d'amour, leur éternel parfum de tristesse et d'espérance. Ce n'est pas à elles qu'il a besoin de démontrer qu'il est le Messie. Le voir, cela suffit. »

La présence de « femmes de mauvaise vie » s'explique fort bien parmi les fidèles du Nazaréen. Les courtisanes ont été plus ou moins en dehors du droit commun dans toutes les civilisations. Entre la femme qui se consacre à plusieurs ou à tous les hommes, et celle qui se livre à un seul, les préjugés sociaux ont jusqu'ici établi une grande différence, favorable à cette dernière. Or, dans le royaume des Cieux, les unes et les autres, prêchaient Jésus, seront égales.

Marie-Madeleine tomba aux pieds du maître. Elle pleura, soupira, s'enhardit à lui poser une question, enfin: « Irai-je au ciel ? »

— Oui, et tu y seras plus considérée que les reines et les impératrices qui n'y ont pas l'accès.

— Et vous, vous y rencontrerez-je ?

— Oui, j'y serai aux côtés de mon Père, l'inondant de la gloire qui émane de la divinité.

— Que me faut-il faire pour mériter tout cela ?

— Te repentir et ne plus pécher.

— Je me repens et promets de ne plus pécher.

— Il te sera pardonné beaucoup, car tu as aimé beaucoup. »

Voici quel dialogue dut avoir lieu entre Jésus et la pécheresse. Celle-ci, qui aimait le maître de tout son cœur, ne l'abandonna jamais. On sait que c'est sur son témoignage que repose le dogme de la résurrection.

Jésus, s'il a existé — car on a nié son existence — fut-il l'homme pur, chaste, l'être ayant renoncé aux plaisirs de la chair que ses adorateurs ont voulu qu'il soit ? La doctrine des Mormons prétend qu'il entretenait des relations sexuelles avec Marthe et Marie, deux sœurs auxquelles il rendait fréquemment visite à Béthanie où elles habitaient, et où il allait se reposer des fatigues de ses tournées de prédication. Ils le tiennent pour polygame.

Dupuis, l'auteur de l'abrégé de l'Origine de tous les Cultes, prétendait que la vie du Christ était une fable, une fable solitaire.

Selon lui, la fable de Christ, c'est comme le soleil au solstice d'hiver et triomphant à l'équinoxe du printemps sous les formes de l'agneau équinoxial (symbole du soleil au printemps) à tous les traits des anciennes fables solaires. Les fêtes de la religion chrétienne sont, comme toutes celles des régions solaires, liées essentiellement aux principales époques du mouvement annuel de l'astre du jour. Si Christ a été un homme, disait Dupuis, c'est un homme qui ressemble si bien au soleil personnifié, que ses mystères ont tous les caractères de ceux des adorateurs du soleil, ou plutôt, pour parler sans détour, que la religion chrétienne, dans sa légende comme dans ses mystères, a pour but unique le culte de la lumière éternelle rendue sensible à l'homme par le soleil.

Tertullien, l'un des apologistes les plus célèbres du christianisme naissant, convient que, dès les premiers temps où cette religion passa en Occident, les personnes un peu éclairées qui voulurent l'examiner, soutinrent qu'elle n'était qu'une secte de la religion mithriaque, et que le dieu des chrétiens était, comme celui des Perses, le soleil. On remar-

quait dans le christianisme plusieurs pratiques qui décelaient cette origine: les chrétiens ne priaient jamais qu'en se tournant vers l'orient ou vers la partie du monde où se lève le soleil. Tous leurs temples ou tous les lieux de leurs assemblées religieuses étaient anciennement tournés vers le soleil levant. Leur jour de fête, à chaque semaine, répondait au jour du Soleil, appelé dimanche ou jour du Seigneur Soleil. Toutes ces pratiques tenaient à la nature de leur religion.

« Les Manichéens — explique Dupuis — dont la religion était composée de christianisme, se tournaient toujours, dans leurs prières, du côté où était le soleil. Zoroastre avait donné le même précepte à ses disciples. Aussi les Manichéens, qui n'avaient pas tout à fait perdu le fil des opinions religieuses des anciens Perses, sur les deux principes et sur le soleil Mithra, dont Christ est une copie, disaient que Christ était le soleil, ou que Christ faisait sa résidence dans le soleil, comme les anciens y plaçaient aussi Apollon ou Hercule. Ce fait est attesté par Théodoret, saint Cyrille et saint Léon. C'était par suite de cette opinion que les autres chrétiens qui se disaient les meilleurs croyants, sans doute parce qu'ils étaient les plus ignorants, ne les admettaient à leur communion qu'en leur faisant abjurer l'hérésie ou le dogme de leur religion, qui consistait à croire que Christ et le soleil n'étaient qu'une même chose. Il y a encore en Orient deux sectes chrétiennes qui passent pour adorer le soleil. Les Gnostiques et les Basilidiens, qui sont les sectaires les plus savants qu'ait eus cette religion, et qui en même temps sont presque les plus anciens, avaient conservé beaucoup des traits qui décelaient l'origine de ce culte solaire. Ils donnaient à leur Christ le nom d'IAO, que l'oracle de Claros, dans Macrobie, donne au soleil. Ils avaient leurs trois cent soixante-cinq « Eons » ou génies en nombre égal à celui des trois cent soixante-cinq jours qu'engendre le soleil, et leur « ogdoade » représentative des sphères. Enfin, le christianisme avait tant de conformité avec le culte du soleil, que l'empereur Adrien appelait les chrétiens les adorateurs de Sérapis, c'est-à-dire du soleil, car Sérapis était le même qu'Osiris, et les médailles antiques qui portent l'empreinte de Sérapis ont cette légende: « Soleil Sérapis ».

(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND.)

E. ARMAND: ENTRETIEN SUR LA LIBERTÉ DE L'AMOUR. L'amour profane. Sentimentalité. Tout simple amour. ALBERT LIBERTAD: Ultimé bonté. Franco 40 cent.

Croquignoles

Dupes ou complices.

Les premières séances de la Chambre nous ont édifié sur ce qu'il fallait attendre de la bande de parlementeurs que le scrutin du 11 mai a fait entrer à l'aquarium du bout du pont de la Concorde. L'un des plus éminents d'entre eux — le fameux Viollette — ne se déclarait-il pas récemment contre la suppression du passeport, cette formalité qui nous ramène au second Empire ? Dans un de ses derniers numéros, le Journal du Peuple publiait un rapport de feu Ivoltsky, ex-ambassadeur de Russie à Paris, au ministre des affaires étrangères russes Sazonov. Dans ce rapport qui remonte à la mi-juillet 1913 et qui prévoit la boucherie mondiale, il est fait allusion aux radicaux opposés à toute guerre « principalement pour des raisons de bourse ou d'affaires » — ce parti dont les « têtes très capables » ont nommé « Caillaux, Herriot, Painlevé ». — En passant, notons que le trop célèbre Ivoltsky explique qu'il faudrait un très gros sacrifice — quelque trois millions de la monnaie d'alors — pour faire marcher les radicaux !!!

Avions-nous tort démasquant les pisseurs de copie pseudo-individualistes qui conviaient les copains à donner leur voix aux affairistes et aux boursicotiers du bloc des gauches, de nous demander si c'était des dupes ou des complices — que nous combattions ? Les événements parlent assez haut pour fournir la réponse à cette question.

CANDIDE.

Les Satisfais

Ce sont tous ceux qui, dans la formidable mêlée sociale, par la chance ou le hasard des circonstances, ont réussi à avoir une situation enviable : employés, artisans, ouvriers devenus tant soit peu indépendants (?), jouissant d'une sinécure, d'une position stable et bien rétribuée et qui ne sentent plus aussi durement le poids du contrat social. Ils ne peuvent plus admettre que soit urgente la solution du problème de la misère. Ils sont devenus des gens paisibles, ils ne veulent que rien ne soit dérangé autour d'eux ; ils seraient devenus peut-être des révoltés s'ils avaient eu à faire face à l'incertitude du lendemain. Quoiqu'il en soit, se basant sur la lenteur de l'évolution historique, ils ne tiennent aucun compte des nouveaux facteurs de transformation économique ; ils vont affirmant la fatalité de cette lenteur.

Ils ne comprennent rien à la révolte, à l'impatience des malchanceux ; ils se font les contradicteurs, ils se déclarent même les adversaires, les ennemis de tous ceux qui trouvent que la société est imparfaite, de tous ceux qui dénoncent ce contrat impitoyable qui condamne à la mort des milliers d'hommes. Ils savent pourtant qu'il existe des êtres dénués de tout ; que les privations transforment les humains en fèves, en brutes ou en esclaves résignés. Mais étant, eux, satisfaits, ils estiment que le nombre des victimes n'est pas si grand que cela.

La misère, pour eux, ne peut disparaître par un changement fondamental des moyens de production et d'échange, ce changement doit être amené par une action tant soit peu brusque, conséquence inévitable d'une évolution précipitée.

Ils s'imaginent que la misère peut disparaître de par la volonté de ceux qui détiennent la richesse naturelle et sociale, ceux-ci étant pénétrés de remords et de honte à la vue de tant de détresses qui les environnent. On encore par des lois sociales qui amélioreraient le sort des parias. Premièrement, jamais la bourgeoisie ne renoncera à ses privilèges ; deuxièmement, ce serait reculer à quelques milliers d'années la fin du paupérisme, si toutefois sa prolongation permettait aux hommes de conserver un reste de volonté.

Concevoir que naisse, à la suite d'une évolution lente, une société d'où ce paupérisme aurait disparu, est selon-nous une aberration qui s'explique d'ailleurs fort naturellement par la vie dans un milieu non stimulé par les besoins impérieux.

Aussi, les satisfaits sont-ils les chiens de garde de l'autorité et du capitalisme.

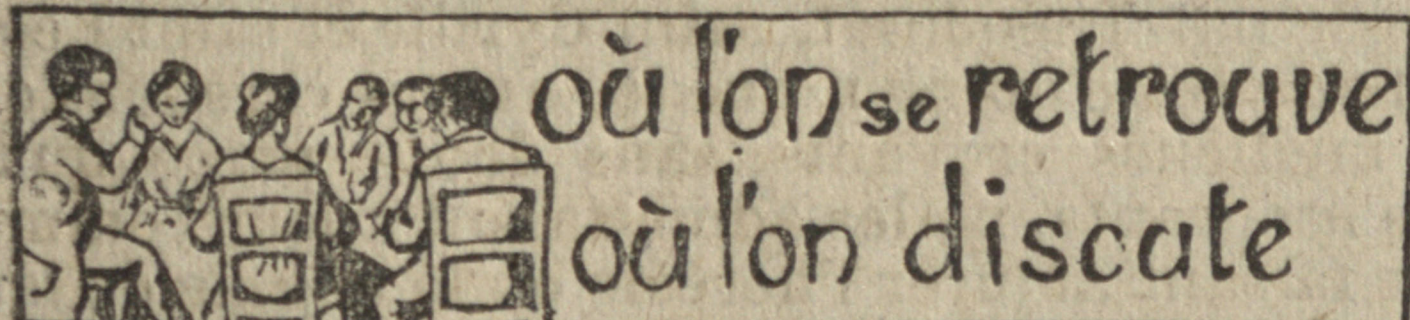
Maurice IMBARD.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts
Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

CAUSERIES PAR E. ARMAND

PARIS, 10 et 11 août. (Consulter la rubrique « Où l'on se retrouve, où l'on discute ».)
COMPIEGNE, 12 août.
LILLE, 13, 14, 15 août.
MAUBEUGE, 16, 17 août.
ONNAINGE, 18 août.

Sujets traités : Les anarchistes et le milieu social et ce que nous entendons par la liberté de l'amour. (Se renseigner auprès des groupes locaux.)



PARIS. — Les Compagnons de l'en dehors se réunissent le 2^e et le 4^e lundi du mois, Bar des Aviateurs, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 11 août : La personnalité innée, acquise et la personnalité dans le théâtre de Pirandello, par M. Roche.

Lundi 23 août : Discussion de la brochure : Entretien sur la liberté de l'amour, par E. Armand.

Dimanche 10 août, journée de plein air dans le parc de Saint-Cloud (Carrefour du bassin de la Grande-Gerbe), le long de la ligne du chemin de fer. — Rendez-vous à la gare Saint-Lazare à 10 heures précises. Moyens de communication, Gare Saint-Lazare, tramways, bateaux.

MONTPELLIER. — Le Groupe d'Etudes Sociales se réunit les jeudis et les samedis, à la Proletarienne, rue Alfred-Bruyas.

Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont priés d'indiquer un lieu ou un groupe idista, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genès-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuits de langue internationale ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

La Colonie pénitentiaire des îles Andaman

Le gouvernement anglo-indien a choisi comme lieu de déportation pour les condamnés à vie des Indes l'archipel des Andaman, dans le golfe de Bengale. A l'heure actuelle, le nombre des détenus s'élève à 12.000 environ, parmi lesquels 270 femmes. L'administration pénitentiaire laisse les déportés se régir comme ils l'entendent ; au bout de dix ans, on autorise leurs familles à les rejoindre ou on leur permet de se marier avec une de leurs co-détenues. Les femmes travaillent dans des filatures. Les hommes sont charpentiers, matelassiers, pêcheurs de perles, réparateurs de meubles, d'objets d'art, etc. Il y a bien un gouverneur, une sorte de « prétoire » pour la solution des désaccords entre condamnés, une insignifiante garnison anglaise. Mais tout cela est de pure forme. Ils n'interviennent jamais dans la façon de vivre des déportés, dès qu'ils acceptent de ne pas quitter l'archipel.

Présenter la colonie pénitentiaire des îles Andaman comme une réalisation... anarchiste serait un peu fort. On nous permettrait cependant de constater ce traitement avec la barbarie du régime pénitentiaire de la Guyane, sinon de la Métropole.

La Cistricisation des plaies

A la suite d'observations répétées, on a découvert que les plaies stériles, c'est-à-dire désinfectées très soigneusement, cicatrisent moins bien que les plaies légèrement infectées. Dans ces dernières, en effet, les globules blancs, dont, comme on sait, l'accumulation forme le pus, apportent leurs secrétions activantes. Ce qui revient à dire que sous l'influence des idées pasteuriennes on a trop abusé, en chirurgie, de l'antiseptie et de l'asepsie.

Les « moi » de l'écrivain

Dans un article du *Mercur de France*, intitulé *Création et Critique*, M. Gabriel Brunet montre combien il est difficile de restituer la physionomie véritable d'un écrivain.

« Sous le nom d'un seul écrivain, dit-il, ce sont en réalité plusieurs personnages différents qui nous apparaissent. Dans un passage fort curieux des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand nous présente deux visions de lui-même fort peu concordantes : Chateaubriand vu par les autres hommes et Chateaubriand tel qu'il s'apparaît à lui-même. Il montre cette opposition parfaite des deux connaissances d'un homme, celle qu'il a de lui-même et celle que les autres s'en font. Naturellement Chateaubriand juge fautive le portrait de lui-même élaboré par les autres hommes. Ceux qui ont fréquenté Chateaubriand pourraient prétendre à leur tour que la manière dont Chateaubriand se considère est une sorte de mirage où, sans jamais manquer de sincérité, il se voit ingénument autre qu'il n'est. Pour un écrivain comme Stendhal, il est facile de discerner trois moi : Stendhal vu par les hommes qu'il a fréquentés, Stendhal vu par lui-même, et un autre moi stendhalien reflété dans ses œuvres. Le moi d'un écrivain exprimé par ses œuvres est souvent différent de ses autres moi, et ce moi créateur risque d'être mal perçu si on veut le pénétrer à l'aide des renseignements fournis sur la vie et sur le caractère de l'homme par les divers groupes qu'il eut l'occasion de fréquenter. »

Louis MANGIN

Un camarade de Troyes nous fait part de la mort de Louis Mangin, un de nos abonnés de vieille date, survenue il y a deux mois. Louis Mangin a disparu en pleine force de l'âge. Il fut souvent un bon exposant du point de vue individualiste de l'anarchisme, bref, persifleur, railleur, fréquemment acariâtre, parfois contradictoire en sa vie, mais précis, logique et touchant juste quand il se mettait à faire de la propagande. Il avait assisté à une de nos réunions rue de Bretagne, l'avant dernier hiver.

Gaston Rolland amnistié

Notre bon camarade Gaston Rolland est enfin au bout de sa trop longue épreuve. Au moment où paraîtront ces lignes il y aura sans doute quelques jours déjà qu'il aura été.

FABLE

La Rose

Et la rose soupirait et se lamentait : « Pourquoi ne vient-il pas me baiser, le maître Soleil que j'attends, pourquoi tarde-t-il autant ? » Mais un matin le Soleil vint et lui baisa les lèvres, et la Rose trembla, et pour lui ses pétales s'ouvrirent...
Matin après matin, le Soleil revenait la baiser ; elle frissonnait de joie ; elle offrait son cœur en même temps que ses lèvres ; il la baisa durant les heures brûlantes de la journée, toujours plus furieusement jusqu'à ce que — sous la ferveur de ses embrassements — les pétales se fussent mis à se recueillir et à voltiger l'un après l'autre jusqu'au sol. Et la Rose se fêta.

Mais avant la fin, les autres fleurs, par envie, se moquèrent d'elle et elles lui demandèrent : « Es-tu heureuse maintenant du don de la vie, es-tu heureuse ? »

Et la Rose répondit : « Comment serais-je autre qu'heureuse, puisque j'ai vécu des heures dorées et que je me suis donnée à mon maître et que notre parfum embaume l'air ? »

Et, comme elle soupirait, le dernier pétale se détacha d'elle et vola vers le sol. Et la Rose mourut.

Frank HARRIS.

Aux Compagnons

Je lis dans un périodique qui voudrait bien devenir hebdomadaire qu'un journal doit pouvoir vivre de sa vente, que s'il ne le fait pas, il n'intéresse pas et n'a qu'à disparaître.

Qui veut trop prouver ne prouve rien. Et ce raisonnement est absurde, comme son but. Un journal peut n'intéresser que cent lecteurs et être une feuille éducative et originale de premier ordre, qui ne peut trouver davantage d'appréciateurs que parce qu'il choque les idées reçues en général ou en particulier. Les heures de trop ou ne les choque pas assez. Ceux qu'un pareil organe intéresse vraiment, agissent à son égard comme on agit vis-à-vis d'un être qui vous est cher, qui est malade et qu'on ne veut voir disparaître à aucun prix, ils font des sacrifices pour le sauver, tout simplement. Les cent lecteurs qui trouvent en ledit journal de quoi justifier leur geste fournissent donc ce qu'il faut de souscriptions pour qu'il continue à paraître. Le journal est sauvé et ceux qui se délectaient à sa lecture sont contents. Quel critérium adopter ou choisir pour juger si un périodique qui se vend à cent exemplaires est plus ou moins intéressant qu'un journal qui se vend à mille ou à un million d'exemplaires ? C'est à ses lecteurs à le déterminer et non à moi.

A cause de mes réunions dans le Nord il ne me sera guère possible de publier le prochain numéro de l'en dehors aussi rapidement que je l'aurais souhaité. Comme compensation, ce numéro contiendra six pages. En septembre, nous reprendrons notre parution régulière.

J'espère qu'Ainsi chantait un en dehors sera prêt à la fin de l'année. Il y a d'autres brochures que je voudrais bien faire sortir cet hiver. Mais, en ce moment-ci, l'impression revient à un prix très élevé, il est difficile de faire admettre au lecteur qu'une brochure de prix de 40 ou 45 centimes aurait valu 10 ou 15 centimes avant guerre. Enfin, si nos abonnés se réabonnent en temps voulu, si nos dépositaires ne nous font pas trop attendre leur règlement, si les souscriptions ne nous font pas défaut, nous essaierons de réaliser ce souhait. En passant, les quittances de recouvrement lancées ces temps-ci n'ont pas rencontré l'accueil que j'aurais cru...

Pendant que j'en suis à la question des brochures, on me permettra de revenir sur celle que nous venons d'éditer concernant La Liberté de l'Amour et où j'essaie de concilier la conception individualiste de l'amour libre avec la préoccupation de réduire, parmi nous, la souffrance sentimentale à son strict minimum. Il y a là une thèse intéressante à examiner et à propager. Cette brochure de 24 pages, avec couverture, sur beau papier, agrémentée de trois bois de L. Moreau, contient en outre une nouvelle de Libertad : Ultime Bonté, parue dans l'anarchie, deux poèmes et une fantaisie sur l'amour que j'ai composée quand je me morfondais à Nîmes, à la Maison Centrale. 40 centimes franco.

E. A.

Piqués d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes) . . . 1 »
SPENCER. — Le droit d'ignorer l'Etat . . . 0 25
EPICURE. — Petit Manuel 0 25
LIONEL D'AUTREG. — L'Outrage aux Meurs . . . 6 50
GEORGES VIDAL. — Devant la Vie 5 »
ERMENONVILLE. — La morale de la guerre . . . 0 40
GEORGETTE RYNER. — Le Combat de l'amour et de la mort 2 45
SÉBASTIEN FAURE. — L'Imposition religieuse . . 8 50
VIGNÉ D'OCION. — Pages rouges 6 »
GEORGES ANQUETIL. — La Maîtresse légitime . . 40 50
— — — — — L'Amant légitime . . . 40 50
LÉON TOLSTOÏ. — Ma vie 6 75
CAMILLE SPIESS. — Ainsi parlait l'Homme . . . 5 45

Livres d'occasion. — J. Simon : Conférences thérapeutiques et cliniques sur les maladies des enfants, 2 vol. cart., 9 fr. 50. — E. Polhé : Applications de la télégraphie sans fil (neuf), 2 fr. 50. — Eugène Sué : Romans, 12 fr., un gros vol. relié. — Paul Marguerite : La Mouche, 2 fr. 50. — Pierre Blanchard : Le Plutarque de la Jeunesse, relié, 6 fr. — Cassel's German-english and english-german pronouncing Dictionary, 6 fr. — Adrien Baret : 2^e année d'anglais, 2 fr. — Théophile Gauthier : Caprices et Zigzags, 3 fr. 50. — Ostwald : Balzac : Le Vicaire des Ardennes, 2 fr. — Edgard Allix : Economie politique, cart., 1 fr. 50. — S. Meunier : L'Ecorce terrestre, 3 fr. — Henri Dugard : Le Maroc de 1919, 3 fr. 50. — G. Blondel : L'Education économique du peuple allemand, 2 fr. 50. — Pierre Loti : Jerusalem, 2 fr. 50. — V. Coissac : Les erreurs de la science contemporaine, 3 fr. — L. Simonin : L'Or et l'Argent (Biblioth. des Merveilles), 3 fr. 50.

Indiquer volumes en remplacement au cas de vente de celui demandé.

Il nous reste encore un certain nombre de suppléments au n° 4 de l'en dehors : Où il est question de l'illégalisme anarchiste, de l'Affaire des Bandits tragiques, des Souvenirs d'anarchie, de Chez les Loups, d'Un peu de l'Âme des bandits et de quelques autres sujets encore. Nombreux extraits de l'anarchie et d'ouvrages concernant les « Bandits tragiques », lettres de Raymond Callemain, d'Arthur Mallet; appendice. Complément indispensable à tout ce qui a été publié à ce sujet. 20 cent. franco (sur papier couleur).

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste. Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par E. Armand
La Valeur et les conséquences de son abolition franco 0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste L'anarchisme comme vie et comme activité . . . 0 40
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes 0 20
La vie comme expérience. Fierte 0 20
La procréation au pt de vue individualiste . . . » »
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes 0 40
A vous, les humbles (placard pap. couleur) . . . 0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre 0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs . . . 0 25
L'illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste 0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté 0 55
Mon athéisme 0 45
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en ido) 0 15
— par Benj. R. Tucker
Ce que sont les anarchistes individualistes . . . 0 40
— par Voltairine de Clelyre
L'idée dominante (Edition augmentée) 0 20
— par Albert Libertad
La joie de vivre 0 20
— par Gérard de Lacaze-Duthiers
Les vrais révolutionnaires, les 3 exempl. 0 15
— par Alba Satterthwaite
Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu 0 40

« Notre » Individualiste (texte français et ido). « Pour la fin de la guerre » 0 40
Les 22 brochures ou tracts franco : 2 fr. 75. (sous enveloppe : fr. 3,00)

Collections

par delà la mêlée, n° 11 à 42 7 50
L'en dehors, premier format, n° 1 à 16/17 . . . » »
Cartes postales, la série de 10 4 »
— — — — — (5 séries) 4 »

Parmi ce qui se publie

AUREL et HAN RYNER : Le drame d'être deux, 8 fr. 50 franco, 8 fr. 75 recommandé. Je reviendrai à fond sur ce volume, soit ici, soit ailleurs ; il faut qu'on le lise, sinon pour examiner à loisir quelques-unes des thèses de notre ami Han Ryner, tout au moins pour se demander ce que peut être un drame entre gens qui ne cohabitent pas et ce que c'est que cet amour sans le baiser. E. A.

D^r H. MARIAYÉ : Le Philosophe suprême (Exégèse du Secret de La Salette). — LÉONARD : Le Tréteau électoral ; LÉONARD : L'Élection du Maire de la commune par le nouveau conseil municipal ; MARCELINE HÉQUET : L'Objection de Conscience devant le Service militaire (n° 17), 17 c., 18 c. « La Brochure Mensuelle », 39, rue de Bretagne, Paris (3^e). — PAUL BRULAT : La Fausseuse de Gloire, 7 fr., édition Baudinière. — FREDERICO URALES : Renacer, Barcelona.

Le n° 7 des Ecrits Pour et Contre (127 pages), est consacré à « La Question sexuelle ». On y retrouve l'article de notre collaboratrice Renée Dunan, sur l'Education sexuelle, et bien d'autres opinions encore. (Chez Delpech, 51, rue de Babylone, Paris 6^e.)

Le n° 1 des Petites chroniques d'éducation, d'enseignement, de philosophie et d'art est paru. J'y note un article intéressant du Sr Judias. Ce mouvement mystique répond-il à un besoin, peut-il exercer une influence utile sur la propagande des idées qui nous sont chères ? Voilà ce que nous suivrons curieusement, en individualistes matérialistes, réalistes et anarchistes que nous sommes.

Louis Bongard, 4, place de l'Eglise, Vitry (Seine).
Le 1^{er} août, à la Librairie internationale, 14, rue Petit-Paris, XIX^e, le 1^{er} volume de la Collection « Les Ecrits subversifs » : AU CAFÉ, par Enrico Malatesta, 5 fr. 50 franco.

« La Revue Anarchiste », sommaire du n° 28 (juin 1924) :
Le Problème de la Liberté, Paul Gilie. — Les Mythes révolutionnaires (suite), J. Baillet. — Le Poète André Spire, Henri Pouillat. — La Poésie : Amants, Hélené Bannero; Remords, Roger Remy gras. — Revue des Revues, Maurice Vuillems. — La Vie littéraire, P. Vigné d'Octon. — A l'étalage du Bouquiniste, P. V. — Le numéro : 1 fr. 50. S'adresser à l'administration : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).



Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — M. V., 2 50. Liste n° 235, par Antoine Pascal, à Vienne, 15. Mestre, 5. J. Le Normand, 3 50. Marsy, 5. Raoul Lavaur, 5. Copain de Fontainebleau, 10. Fouillade, 5 50. Raoul Maurin, 1 50. J. Chapoton, 10. V. Brand, 5 50. Léon Marius, 15. Provost, 5. Zimmermann, 1 50. Joffré, 4. Dejuca, 4. Etienne Lucien, 5. Delisque, 5. Chauvin, 2. Collecte réunion Château-d'Eau, 6. Alfred Duchesnay, 3. E. Thivolle, 2. Louis Moller, 1. Pierre Bonniel, 15. Marcel Perrin, 10. Jules Chavat, 10. Paul Thaut, 1. La Boulange, 1. Raimonde Garreau, 2 50. Stephen Mac Say, 7. Albert Pagny, 5. P.-Jean Féron, 2. Gardi-vand, 2. Marius Parsonneau, 4. Emile Bernard, 3 50. Grupo libertaria Idista, 20. Cenech, 2. Oreste, 5. Chauchat, 5. L. Rimbault, 1 50. Mally, 4. H. Delorme, 8. Ch. Poussaint, 2. Pierre Fari, 3. Legris, 4. André Fleury, 5. Cholet-Noizet, 5. Paul Celson, 2. Albert Perier, 2. René Sens, 0 75. Pierre Sautet, 7 50. Marcel Hanus, 4. (Albin, 100 exemplaires Croux brefs à vendre au profit du journal). — Total : 265 fr. 75 (liste arrêtée au 20 juillet 1924).

Souscription permanente. Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de l'en dehors.

— ON EST PRIÉ de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe au bur. du journal.

— AVILLIERS. — Adressez-vous à Albin, 4, rue Jean-Julien, Lyon.

— JULES et NINI. — Ignore l'idée que les oiseaux se font de la liberté.

— COSMOPOLITE. — Lettre intéressante. Faites-vous connaître.

— Un de nos lecteurs assidus, Jules CHAVAT, à Orléans (La Mouille) (Rhône), se tient à la disposition des copains pour effectuer toute installation T. S. F. et fournir l'appareil radio-téléphone aux meilleures conditions possibles.

— FORAIN dem. j. garçon pour l'aider vendu sur marchés travail bien rétribué. Marus, au journal.

— UN DE NOS AMIS ch. chambrette chez bon camarade où il pourr. déposer livres, table de travail, cahiers de notes, quelques hardes et travailler en paix de temps à autre. Loyal, au journal.

Si vous n'avez pas lu

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE

vous ignorez tout

du mouvement individualiste.

Envoi contre 8 fr. 40 recommandé (extérieur 8 fr. 75).

« l'en dehors » est en vente :

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château-d'Eau) — Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne — vis à vis de la 2, rue Saint Denis (place du Châtelet) — du 42 boulevard Sébastopol — du 8 boulevard St-Denis — du 21 boulevard St-Michel — à la Librairie Sociale, 9 r. Louis Blanc — 38 r. de la Convention — 423 av. Jean Jaurès — 2 boulevard St Martin (angle de la pl. de la République), — 30 r. du Dragon. — Librairie Internationale, 14 r. Petit. — 46 Av. d'Italie.
Boulogne-Billancourt : 100, av. de Versailles. — Argenteuil : route d'Enghien (près pass., à niveau).

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms

Adresse complète

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 5 francs

l'exemplaire

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :
171. Provost. — 172. Emile Bernard. — 173. Monego-Umberto. — 174. Taverio Giovanni. — 175. Delisque. — 176. André Fleury. — 177. Cholet-Noizet.
Il reste encore environ 325 souscriptions à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE »

7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS

100, av. de Versailles. — Argenteuil : route d'Enghien (près pass., à niveau).

171. Provost. — 172. Emile Bernard. — 173. Monego-Umberto. — 174. Taverio Giovanni. — 175. Delisque. — 176. André Fleury. — 177. Cholet-Noizet.

Il reste encore environ 325 souscriptions à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE »

7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS

100, av. de Versailles. — Argenteuil : route d'Enghien (près pass., à niveau).

171. Provost. — 172. Emile Bernard. — 173. Monego-Umberto. — 174. Taverio Giovanni. — 175. Delisque. — 176. André Fleury. — 177. Cholet-Noizet.

Il reste encore environ 325 souscriptions à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE »

7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS

100, av. de Versailles. — Argenteuil : route d'Enghien (près pass., à niveau).